

Étienne Daho, d'une brillante facilité

Étienne Daho

Paris ailleurs
Virgin-France et Disques Double

Sylvain Cormier

QUAND les échos de *La Notte la Notte* (1984), l'album qui a vraiment lancé Étienne Daho dans tous les coins et recoins de l'Hexagone, commencèrent à nous parvenir, j'évitai

carrément ce trop joli gosse, ne lui jetant qu'un oeil dédaigneux de l'autre côté du trottoir. Pouah, pensai-je alors, un néo-romantique de plus, un autre techno-pompeux, quelle tare ! Encombrée par les Duran Duran et autres Spandau Ballet, la cour m'apparaissait déjà bien pleine. Il aura pourtant suffi qu'un bon soir, il y a deux ou trois ans, Daho participe à une édition de *Champs-Élysées* consacrée au yé-yé, qu'il reprenne *Le Temps de l'amour*, l'immortelle chanson à la gloire des copains et des surbourns que Jacques Dutronc écrit à l'époque où il maniait une grosse Gibson semi-acoustique avec El Toro et les Cyclones (sic) et que Françoise Hardy rendit célèbre, pour que l'étienne me semble tout à coup bien sympathique et digne d'attention.

À posteriori, en y regardant d'un peu plus près, je constatai que mon jugement avait été pour le moins péremptoire, et qu'au-delà des sonorités techno-pop, il y avait toujours eu chez ce Rennois des ambiances musicales et des mélodies farcies d'agréables clins d'oeil aux années 60-70, en plus d'une très jolie voix au timbre doux et caressant qui pas sans rappeler, justemer de Françoise Hardy, son idole d'enfance, avec laquelle il partageait également un goût très prononcé pour les histoires d'amour tristes. Bref, je changeai radicalement d'a-

vis à son égard, et le rangeai aux côtés de mes autres chouchous rennois, Muriel Moreno et Daniel Chenevez de Niagara.

C'est donc favorablement disposé que j'ai reçu *Paris ailleurs*, le cinquième album studio d'Étienne Daho pour Virgin-France, le premier que les Disques Double de Pierre Tremblay prennent en charge au Québec (selon l'entente intervenue l'automne dernier entre les deux compagnies de disques). En souhaitant bien fort qu'il ait envoyé les synthés au ferrailleur.

J'ai été exaucé. Enregistré à New York avec le producteur du dernier B-52's, le bassiste et le batteur de Billy Idol (je les mentionne parce qu'on fait toujours grand cas, en France, de ces associations qui sont en général purement alimentaires), *Paris ailleurs* me donne exactement ce que je voulais d'Étienne Daho: la même atmosphère chargée de références aux années 60 (Dutronc-Hardy-Gainsbourg) et 70 (Lou Reed-Bowie-Bryan Ferry), mais avec infiniment plus de soul, et des claviers résolument discrets. Daho, visiblement, s'est payé l'album dont il rême de rhythm'n'blues à :hoeurs à saveur gospel, cuivres de facture Stax (on a recruté les fameux Uptown Horns, qui se dévouent sur *Toi + moi*), cordes façon Marvin Gaye (une filiation revendiquée par Daho), et pulsations Mo-



town (*Comme un igloo recycle le riff de basse d'un vieux succès de Stevie Wonder en 1967, Everything's All-right*, repris en France sous le titre *Les Coups* par Johnny Hallyday). Comme Alain Bashung, qui est allé jusqu'à Memphis enregistrer son (formidable) nouvel album, Daho voulait l'Amérique, et il l'a eue.

Ce faisant, et bien qu'il s'agisse là d'un caprice commun à la plupart

des idoles françaises depuis Hallyday, Étienne Daho s'est injecté une dose salvatrice de musique authentique, pleine du relief qu'apportent de véritables instruments joués en temps réel, et il ressort de l'expérience plus crédible que jamais. Tout en continuant d'être ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire inclassable, un peu comme Niagara, voguant allègrement dans un *no man's land* entre le pop à recette du Top 50 et le rock sans concession des Higelin, Bashung et Charlélie Couture. Tiens, exactement comme Françoise Hardy au temps des yé-yé, qui posait avec sa mini-robe Courrèges dans *Salut les copains* tout en chantant *Il n'y a pas d'amour heureux* d'Aragon-Brassens.

Forcément, quand il relit *La Ber-lue* de Françoise, Daho se surpasse, donnant à cet air éminemment accrocheur au texte habilement tourné (« Pour voir l'intérieur de ma tête / Ses eaux plates, ses tempêtes / Et ses idées reçues (...) Il te faut des lunettes / Car tu as la ber-lue »), un rythme particulièrement irrésistible, juste assez teinté par le son des groupes de Manchester.

Paris ailleurs est un album qui se danse, se fredonne, se retient sans en avoir l'air, en douce, sans effort apparent. D'une brillante facilité. Une musique qui ne pèse pas vraiment lourd, sans conséquence, mais à l'écoute de laquelle on ne se sent jamais con, ni en train de perdre son temps. Une musique qui fond dans la bouche, mais qui laisse un bon goût au palais, qui vaut mille Indochine et mille millions de Mylène Farmer, mais pas tout à fait un Bashung.